

Relire le relié

Michel Serres



Chapitre 3

LE PROBLÈME DU MAL

Je n'aurais pas osé commencer un livre sur la religion seulement par inquiétude ou espérance, aussi puissamment que m'entraînent ces deux motivations, mais aussi parce qu'aveuglément je construisais depuis toujours une philosophie synthétique. Ne cessant de relier, j'entrevois l'advenue d'une époque où le changement de culture et de pratiques imposerait ce type de liaisons qui, alors, prendrait la prééminence sur la tradition et l'idéal analytiques, devenus partiels, inefficaces et même dangereux de décomposition. Critique et régressive, l'analyse délie et détruit ; par liaisons organiques, locales ou larges, la synthèse, au contraire, d'*Hermès* au *Grand Récit*, de l'*Interférence* à l'*Hermaphrodite*, des *Anges* aux *Ponts*, progresse et construit ; le *Passage du Nord-Ouest* relie les océans et les sciences, le *Contrat naturel* associe les hommes au monde.

À la fin d'un tel chantier, comment ne pas rencontrer la religion en tant que celle-ci relie et synthétise aussi une totalité, voisine de celle que les sciences expliquent et déploient, de celle aussi que toute philosophie se doit de construire patiem-

ment, parties après parties. Avant de décrire ces totalités et de saisir leurs ressemblances, voyons ces parties.

Partitions sur mappemonde

Sur la carte comme en réalité, la France se sépare de l'Espagne par la barre des Pyrénées, de l'Italie par les Alpes, de l'Angleterre par la Manche et de l'Allemagne par le cours du Rhin, mais seuls nos caprices, notre histoire ou nos politiques divisèrent la Méditerranée en mers Ionienne, Tyrrhénienne, Adriatique... À l'ouest comme à l'est règne pourtant la même eau, en tout lieu diversement mêlée. Communiquant par les trois caps au sud, par le passage du nord-ouest autour de l'arctique, les océans présentent un universel des eaux ; mille sites, même fluide.

Chaque classe ou moment de la totalité philosophique en train de se construire rencontra, de même, des parties du savant comme du religieux, tous deux totaux, comme si l'une se répandait distributivement dans l'autre. L'examen mathématique du système de Leibniz finit par célébrer l'ensemble des œuvres scientifiques de Blaise Pascal qui reconnaît enfin le Christ comme le point fixe manquant à ces savoirs exacts ou rigoureux. Le *Parasite* relit l'aventure de Joseph. Les *Anges* prennent la suite des *Hermès*. *Rome* cite le « Notre Père » à propos de Jupiter. La lecture des romans de Jules Verne finit par celle de l'*Exode*. Le *Contrat Naturel* s'achève en une célébration de la Terre en forme de litanies. Le *Tiers-Instauré* chante, en sa fin, le Magnificat. *Rameaux* se réfère à la

vie et à l'œuvre de saint Paul. *Statues* s'arrête en extase devant la crèche. *Musique* analyse la Visitation prénatale de Marie à Élisabeth..., bref, la totalité-religion se distribue en parties totales dans la synthèse philosophique en construction, en s'appuyant sur l'encyclopédie des sciences. En bref, j'aurais pu écrire un premier livre sur le religieux en reprenant une à une ces parties totales.

Il faut donc que les lignes de ce livre découvrent une sorte de réciproque par laquelle la totalité scientifique et philosophique en construction se retrouve, distribuée à son tour en parties totales, dans la présentation de la totalité-religion. Le lecteur a pu ici relire *L'Origine de la géométrie*, la théorie de l'information ou de l'évolution, celle du chaos, voire une anthropologie ou une philosophie de l'histoire. Les trois totalités s'embrassent, s'enlacent et se compénètrent ; océans globaux et mers locales, partout un même fluide aux courants marins entrelacés.

Puisqu'une ligne singulière y rencontre toutes les autres, le réseau concrétise, comme modèle formel, mais à l'état solide, ce règne visqueux. Respectivement verticale et horizontale, les liaisons des chapitres précédents forment la trame et la chaîne de ce réseau.

Autre image des parties totales

En son phénotype, son génotype, par son environnement et son évolution, tout organisme porte en soi présence, voisinage ou trace des autres vivants et du monde. Tout se passe comme

si telle espèce, dont la nôtre, courait un fil de trame qui rencontre tour à tour mille autres fils de chaîne et quelquefois tous. La communauté des vivants et l'ensemble du monde inerte se projettent obliquement sur cet organisme, nouvelle partie totale.

Le classement que je viens d'évoquer mimerait alors non seulement la robe terrestre des mers ou l'écharpe flottante de l'air, mais, mieux encore, ce que j'ai appelé la *Biogée*, le grouillement des vifs habitant et recouvrant notre planète.

Vides

À la totalité philosophique aveuglément construite manqueraient alors Politique et Religion. Quelques textes sur l'écologie, le droit et le monde contemporain indiquent divers éléments propres à penser une politique nouvelle, urgence majeure aujourd'hui où nos formes de gouvernement, désuètes, ne disposent pas d'un modèle nouveau pour affronter un monde exceptionnel qu'elles n'ont ni construit ni prévu.

Avant de mourir, je voulais donc achever ce programme, en relisant les religions de ma culture, Antiquité gréco-romaine, judaïsme et christianisme. J'espère que ce livre réalise ce projet. La religion de mon adolescence me manque ; je reste inconsolable de l'avoir perdue. Perdue par la tête, gardée en ma vie et ma conduite. Comment, au moins en une humble petite monnaie, rendre au christianisme les trésors qui réjouirent ma jeunesse ?

Dualisme cognitif

Pour répondre à cette question déjà trop personnelle, j'en viens à une totalité tout autre, à une synthèse subjective.

Séparant l'âme du corps, nous vivons et pensons en dualistes, même à notre âme ou à notre corps défendant. Quand nous décrivons les rapports que le sujet entretient avec les choses ou les autres, nous nous référons à un entendement ; et nous appelons cœur le siège des émotions et des sentiments. En haut, des neurones dans la tête ; plus bas, médiastin et intestin émus. Froids de savoir, brûlants d'élans. Non, l'intestin pense autant que le cortex, j'ai assez dit, en outre, que j'écris avec les pieds.

Lorsque nous décrivons les religions, nous demeurons prisonniers de ce dualisme. Ou nous débattons dialectiquement d'arguments rationnels en théologie ou nous épanchons nos sentiments. Il y aurait le Dieu des philosophes ou des savants, et celui, sensible au cœur, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Mais le religieux ne se réfère ni à la raison ni au cœur pascalien revu par Rousseau et un romantisme sentimental ; il appartient peut-être aux deux ou à aucun des deux. Comment nommer une troisième fonction, non dite quoique visée par toutes les cultures du monde ? Par tissages, relations et totalité, elle vit sans cesse en la globalité, aussi bien sur le mode rationnel de questions formelles que sur le mode émotionnel de l'inquiétude ou de la liesse, voire autrement qu'eux. Croire *en*, je l'ai dit, décrit un plongement qui concerne cette troisième fonction intégrale et synthétique, plongée dans une globalité, synthétique et intégrale. Laquelle ?

Audio musicam ergo sum

La musique mobilise cette fonction tierce. Qui l'écoute quand j'écoute ? Mon corps tremble à l'entendre, danse, bat du pied, peut sauter de joie..., elle innerve et tend les muscles, accélère le pouls, émeut ventre et sexe..., inconsciemment l'intellect compte et ainsi admire composition harmonique et construction du contrepoint ; l'ouïe, délectée, inonde de ses ondes tout le système sensoriel, rythme et tempi intimes s'associent pour battre ceux du même métronome ; les sentiments me bouleversent aux larmes ou m'ébranlent d'enthousiasme... Soudain globales, ces liaisons construisent mon unité.

Je ne vois pas, en effet, une aire en moi qui ne soit point atteinte par l'extase muette produite par cette entente attentive. La musique me saisit, me fige, me transit, me prend, me comprend tout entier, suscite en moi la levée de quelque fonction fédérative ou existentielle inconnue, unifiant l'intégrale de ce que je suis, comme une immense accolade ou cette intense extase qu'on appelle l'existence.

J'écoute la musique donc je suis.

Subjectif, objectif, cognitif et collectif

Mieux encore : elle associe aussi chœur, soliste et orchestre, accompagne le corps de ballet, précède cent soldats qui marchent au pas, émeut un public qui, communiant, se dresse et lève les bras, et, sur une piste où glissent, en se pressant,

dix couples de souples valseurs... En somme, elle fédère le subjectif, corps et âme, l'objectif des cuivres, bois, cordes et ondes, le cognitif de la composition artiste et de la compréhension esthète, enfin le collectif entraîné par son rythme et séduit par ses mélodies. On ne peut pas aller plus vite que la musique, dit-on proverbialement ; cela signifie qu'elle précède toutes choses, y compris l'harmonie des corps célestes et des phrases que j'écris. Aucun des autres arts ne parvient à opérer, en moi, en nous, partout, une fédération, une synthèse, une totalité aussi coalescente.

Toujours dualistes, nous parlons de son histoire, du solfège ou de la fugue, de ses compositeurs et instruments, ou chantons les émotions qu'elle suscite... Nous en parlons sous les deux aspects de la raison et du cœur. Ou l'un ou l'autre. S'agit-il alors vraiment de ce que j'entends, de ce à qui ou à quoi le compositeur et l'interprète s'adressent ? S'agit-il de la priorité, de l'antériorité fondamentale que la musique représente et met en mouvement, vers laquelle la musique guide ? Une même distinction fonctionne lorsqu'il s'agit du religieux. Nous voilà toujours piégés par l'obligation analytique. Distinguer, séparer, voilà devise et prison, lumière et pollution.

Le Père et le Jour

J'avais jadis décrit le nom de Jupiter – jour, père – en remarquant qu'il faisait, justement, la synthèse entre notre savoir physique de la lumière et l'émotion, tout humaine, de la filiation ; même synthèse dans l'invocation à « Notre Père, qui

Êtes aux cieux... » sauf que cette dernière formulation ajoute encore à la première une dimension collective, nous, et une autre, existentielle, sur un mode du verbe être. D'où les questions, ici énoncées en un mot comme en six : comment se fait-il que sous le ciel qui nous baigne de lumière j'entretienne avec mon ou notre père la relation de soumission ou d'amour que décrivent à loisir psychologie ou sociologie, voire anthropologie et politique ? Question immédiate, quoique étrange, du plongement dans la nature de notre existence vitale et sociale, interrogation qui n'est ni rationnelle ni de l'ordre des émotions, mais qui participe des deux et d'autre chose encore.

Oui, d'où surgit la religion, d'autant que, spécialiste éclairé d'astronomie et d'électrostatique, je sais pertinemment que nul, derrière les nuages, ne lance des éclairs avec l'intention d'illuminer, d'avertir ou de blesser, d'autant, aussi, que les sciences humaines m'enseignèrent les liens qu'entretiennent père et fils, pour montrer l'inanité de ce personnage fictif élevé par nos fantasmes ? Critiquée de ces deux points de vue partiels et complémentaires, la religion, minée des deux côtés, s'écroulerait-elle tout entière ? Mise au point par les Lumières et, plus tard, par les sciences humaines, cette critique nous a poussés à vivre désormais, pour la première fois, dans des cultures athées, délivrés enfin d'imaginations absurdes et de terreurs illusives.

Or aucune de ces disciplines, dures ou douces, séparées par l'analyse, n'interroge la liaison globale, la synthèse existentielle par laquelle tout lien humain hante un lieu naturel : pourquoi donc nous aimons-nous au sein du monde ? Pour-

quoi nous détestons-nous parmi les terres et les mers ? Pourquoi habitons-nous ensemble, aimant les plantes et les bêtes, nourris d'elles, jadis dévorées par elles, dans ce coin de l'univers menaçant et constellé ? Synthétiques, les religions tentent de répondre à ces questions globales. Elles proposent liaisons et relations ; encore un coup, elles relient.

Il faut bien qu'une fonction existentielle, une sorte d'ouverture à la synthèse, nous conduise à poser ces questions intégrales aux réponses indécidables. Elle nous entraîne à visiter ou à construire le monde dans lequel nous habitons, indissolublement naturel et humain ; en pratique, elle façonne notre maison. Nous hantons cette synthèse sans laquelle nous n'habiterions pas.

Sciences et religions ne se distinguent pas seulement par leurs réponses respectives aux questions : pourquoi ou comment, mais surtout par ce découpage du réel, vu par des fonctions cognitives partielles, toutes différentes de cette prise en compte globale. Ou connaître analytiquement, à distance de recul, des objets définis – croire *à* – ou habiter, corps et biens, dans une demeure commune dont nous n'apercevons pas tous les aîtres – croire *en*. Ou les choses ou le monde ; ou moi en morceaux ou moi tout entier. Ou l'analyse ou la synthèse ; ou lier ou délier.

Décider

Le cœur et la raison nous entraînent vers du décidable : joie ou tristesse, inquiétude ou sérénité..., vrai ou faux, juste ou

injuste, ces bribes à tiers exclu. Par le cœur, nous rions et pleurons. La raison, quant à elle, analyse pour chercher la certitude, elle trie de l'erreur la vérité. Nous démontrons, expérimentons, ressentons, et, par là, décidons : au ciseau, dit ce mot. Nous avons tant de mal à résister au vocabulaire de l'analyse que nous hésitons à parler, à penser autrement. Pourtant, bien des inventions, et non des moindres, découlèrent de cet « autrement » ; la découverte des nombres irrationnels, celles des géométries non-euclidiennes ou de la mécanique quantique en témoignent puissamment.

Car la fonction de synthèse nous plonge et nous loge, apparemment et à mesure de son ampleur, dans du plus en plus indécidable, dans le déséquilibre insupportable du tiers inclus. Nous décidons pour agir ou penser dans le local que nous parvenons à comprendre, nous habitons le global qui dépasse notre entendement. Un exemple mesure l'ampleur de cette synthèse.

Dans notre enseignement, nous conservons le dualisme : d'un côté, les humanités ; de l'autre, les sciences dites dures que nous séparons des sciences sociales, quitte à former des populations condamnées à ne rien comprendre du monde, savants incultes ici, cultivés ignorants là. Nous formons des têtes originales ou des cerveaux universels. Sauf que les médecins et les juristes ne peuvent se passer des deux têtes, pour devoir disposer, d'une part, d'un savoir plus ou moins formel et, de l'autre, devoir se pencher sur tel cas individuel ; ainsi accèdent-ils à une connaissance duale plus large. Comme s'ils portaient deux têtes. Je n'ai cessé de souhaiter

l'advenue de cette bicéphalie ; plus concrètement, d'un cerveau à deux hémisphères !

Fin de l'âge analytique

Le dualisme en question découle, justement, de l'idéal analytique dont le modèle ne cesse de nous orienter depuis l'aurore grecque : dichotomie chez Platon, division des difficultés chez Descartes... Nous connaissons sous les lumières de ces distinctions. Or, dès le commencement de ces lignes, j'annonçai la fin de cette ère et le début d'un temps où les synthèses, les liaisons, les réseaux de tous ordres présideront à nos actes et à nos pensées. Pourquoi ?

Parce que tous les problèmes contemporains se présentent comme transversaux par rapport à ces éléments épars, découpés, dispersés : inter-disciplinaires, inter-ministériels, inter-professionnels... et ne peuvent trouver de solutions qu'à plusieurs, représentants d'opinions, de propriétés ou d'expertises divergentes, sous l'influence douce d'un facilitateur, porteur de ce nouvel art de penser. L'art de tisser, voire de nouer, celui de négocier remplacent le discours de la méthode. Le caducée d'Hermès dessine un entrelacement.

Pis, découper détruit, relier construit : diviser en éléments, casser en morceaux, trouver de l'énergie pour faire fondre les mélanges et en séparer les composés... L'extermination des espèces, le changement du climat, la pollution du monde dérivent, de nouveau, de ce projet de découpage, oui, au sens

littéral, de solution, c'est-à-dire de dissolution, laissant derrière ses exploits un monde en miettes, un océan de déchets.

Arrêt des coupures, aube des reliures, voilà notre avenir par la sauvegarde du monde.

Les deux Méta

D'antiques bibliothécaires donnèrent, dit-on, le titre : *Métaphysique* aux livres d'Aristote suivant ou précédant ceux qui traitent de physique. Ils auraient, à mon sens, complété heureusement une intuition si juste s'ils avaient appelé *Métanomique* les livres éventuels qui auraient suivi ou précédé ceux qui traitent, chez lui, de la constitution d'Athènes, de l'éthique ou de la rhétorique, rudiments puissants de ce que nous nommons désormais sciences humaines. De même que les sciences dites dures s'achèvent en cette Métaphysique dont les questions, portant sur la matière, la forme, le temps, l'univers..., échappent à l'expérience possible, suscitant alors des réponses aussi variées qu'indécidables, de même nos sciences humaines, dites douces, eussent dû susciter, aussi modestement que les premières, une sortie parallèle vers l'individu, l'histoire ou le destin humain.

Énoncé dans ces deux cadres, soudain fusionnés, exactement reliés, puisque le destin humain ne se sépare point de celui de la nature, l'ensemble de ces questions reçoit des réponses indécidables comme le totémisme, l'animisme, les polythéismes, les monothéismes..., fréquentes dans l'ensemble des cultures et, semble-t-il, si nécessaires à leur survie,

si universelles aussi qu'il me paraît impossible que la cognition, mieux encore l'existence humaine ne recèle point une fonction spéciale qui la mette en rapport avec ces contenus, ni rationnels ni sentimentaux, ou, au contraire, à la fois émotifs et formels, objectifs, subjectifs, collectifs et cognitifs. J'avais noté jadis que le monothéisme que je connais le mieux, le catholicisme, portait même en lui, peu ou prou, l'ensemble des réponses que je viens de citer ; je ne recule pas devant l'hypothèse que les religions en général pourraient se trouver ainsi décrites, tant leur univers résiste à l'analyse et à la décision.

Existe-t-il, enfin, une tierce instance qui relierait la Métaphysique de la tradition et cette Métanomique à écrire, plus l'intellectuel à l'émotionnel, plus la culture à la nature ; mieux dit : elle associerait au subjectif – sentimental ou abstrait, raison ou cœur – l'objectif – le monde, inerte et vivant, sous le ciel – et le collectif – nous et moi – sans exclure l'émotif. Et, de ce point de vue, l'on comprendrait enfin pourquoi utiliser le même mot pour les lois de la nature et celles de la cité.

La maison ainsi construite, aujourd'hui encore imaginée, deviendrait alors un univers si global qu'il reste encore indécidable, puisque l'abstrait ou le rationnel, analytiques, s'y mêlent aux émois, au social, au cristal, au floral, au bestial, à l'aurore et au couchant..., liste sans clôture.

Or la religion ne désigne pas seulement, pour le pieux, les relations qui l'unissent à Dieu ou, pour l'incroyant, celles que nous entretenons avec nos semblables et nos différents, les deux axes précédents, dits horizontaux ou verticaux, *mais la*

relation telle quelle, la relation en général, l'ensemble total des relations possibles, du côté de la cognition aussi bien que des choses et des autres à connaître. Par l'intégrale indéfinie de ce tissage en réseau, la religion nous met au monde ; nous sommes au monde par cette intégrale.

Curieusement, les sciences cognitives ne connaissent pas de mot pour désigner cette fonction subjective globale. Alors qu'elle existe en nous, a-t-elle jamais été vraiment explorée ? Elle a, en particulier, le religieux pour objet, le religieux qui trouve en elle son sujet, ainsi que le champ objectif qu'elle cherche à saisir. Face à elle, totalisante, le religieux concerne, en effet, les étoiles et les hommes, la création et la fin du monde, notre destin, collectif ou individuel, le temps et l'histoire, les petites fleurs et l'herbe des champs, les loups, les oiseaux, les agneaux, la physique et la morale, la justice et le droit, la médecine et la santé, les émois de la sexualité..., que sais-je, la totalité de l'existant, réel et possible. Qu'est-ce qui lui échappe ? Rien. Si celui-ci *relie*, d'une part, toutes nos fonctions déjà repérées comme cognitives, celles-là tentent, ensemble, d'appréhender toutes les choses du monde et des hommes, sans aucune exception, et *reliées*. Même si cela paraît impossible à toute raison et dépasser toute émotion, il en est ainsi pour tous les hommes, depuis leur commencement, pendant toute leur durée, sur l'ensemble de la face terraquée ; de même que l'on ne connaît pas de culture sans musique, on n'en connaît pas non plus sans religion. Bien nommé, le *religieux* est le *reliour* universel ; le divin est cette *reliure*.

Deux récits

D'un seul mouvement assez récent et qui étonne, les sciences viennent de rejoindre cette intégration. Le Grand Récit qu'ensemble elles construisent couvre le même empan que l'histoire dite sainte. La semaine racontée par la Genèse s'explique mieux par le big bang, le refroidissement de l'Univers, la formation des systèmes planétaires dont le nôtre, l'advenue des vivants ; le Déluge correspond aux variations du climat et aux transgressions marines ; l'apparition de l'homme avant le Paléolithique l'installe au Paradis des cueilleurs ; Abel et Caïn expriment en images l'invention de l'agriculture et de l'élevage au Néolithique ; la Tour de Babel peint naïvement la dispersion des cultures et des langues. Abraham paraît à l'âge axial ; l'inimaginable aventure des Aborigènes abordant en Australie en profitant de la baisse des eaux et bloqués sur place par leur remontée n'évoque-t-elle pas le passage de la mer Rouge par le peuple hébreu profitant de son assèchement pour traverser ainsi que l'engloutissement de ceux qui les poursuivaient quand la mer, de nouveau, se remplit ? Les Tables de la Loi disent l'invention des législations comme celle des Douze Tables...

Immenses, les différences entre chaque station marquent l'avancée vers le vrai de ces récits chantés en face par l'imaginaire. De même que la politique distingue le pouvoir temporel du spirituel, de même, ici, règnent, d'une part, la lourdeur du réel et le poids de la vérité, de l'autre, la légèreté d'images porteuses d'espérance. Reste qu'entre eux une *analogie de structure* rapporte une même aventure, une même odyssée,

une même durée mondiale et humaine. Stade par stade, rien à voir ; dessein global parallèle cependant. Entre sciences et religion, voilà une nouvelle synthèse, un nouveau lien entre les deux efforts, un passage du nord-ouest inattendu.

Jadis et naguère ces deux instances livraient bataille sur des points précis, analytiquement séparés, comme la rotation de la Terre ou l'évolution des vivants. Aux indéniables victoires locales de l'une correspond aujourd'hui, à l'heure des synthèses, cette étrange paix globale qui reste à éclairer.

Au-delà de cette relation, encore et toute formelle, au-delà même de la tierce fonction cognitive qui la désire et la cherche, il faudra bien qualifier la puissance qui rapproche ainsi les deux récits. Quel dynamisme peut rendre compte du viaduc vertigineux qui relie leur formelle analogie ? Voici.

Risque des synthèses : l'intégrisme

Comme une totalité ne connaît pas d'extérieur, totalitaire donc en puissance, elle devient vite exclusive et prononce alors des exclusions. Je sais tout, j'ai réponse à tout, j'ai des solutions pour tout, je recouvre tout de ma lumière... Donc n'existent pas ceux qui ne partagent pas cette fonction d'intégration, non point cette fonction comme telle, pour le moment inconnue, mais la déclinaison que tels ou tels ont choisie. Par cette puissance même passant à l'acte, ces dogmatiques se saisissent du droit de vie et de mort sur ceux qui ne partagent pas cette vue globale. D'où les guerres, les crimes et les exactions, si fréquents dans l'histoire des religions et si douloureux encore de

nos jours, le mensonge consistant à tuer au nom de la justice, supplicier au nom de la compassion, torturer au nom de la miséricorde.

Le monde habitable et total, notre maison commune, peut, en effet, se révéler bâti comme une prison d'où nul n'a le droit de s'échapper, comme un blockhaus hérissé de canons qui tirent à vue et tuent les étrangers ou comme une maison usuelle, yourte, igloo, wigwam, tipi, villa..., munis de portes ou de fenêtres ouvrables que chacun puisse traverser, hôtellerie conviviale recevant des gens de passage, fatigués ou angoissés, voire des vacanciers.

Par ce choix entre la liberté d'entrer dans l'habitat-monde ou d'en sortir à loisir et la règle d'y rester confinés, nous supportons le fait que chaque religion assume ou non l'indécidabilité de sa construction. Autrement dit : ou le doute reste consubstantiel à la foi, conditionnés l'un par l'autre comme l'inspiration et l'expiration, en somme la respiration, ou, dogmatique, la certitude l'expulse violemment, aveugle à l'évidence de l'indécidable.

Histoire des sciences

Advient, par le doute, une perte progressive d'intégration et de violence. L'histoire des sciences n'a cessé de contribuer à l'affaiblissement continu des religions, je veux dire à la découverte lente de leur nature intime et virtuelle. L'exemple occidental des religions chrétiennes paraît exemplaire sur ce point. À mesure qu'elles reçurent, de plein fouet, quelques

évidences comme le mouvement de la Terre ou l'évolution des espèces, elles durent feuilleter finement leurs propres vérités, quitter donc le dogmatisme. Tout en restant globales, elles commencèrent à rendre, de leurs textes, des versions historiques, symboliques, relatives, car nul ne pouvait plus soutenir l'immobilité de notre planète ni l'inexistence des fossiles et de l'évolution dont ils témoignent. En s'allégeant ainsi, elles découvrirent, peu à peu, leur faiblesse essentielle, leur non-violence. Rien ne fut, pour elles, plus propice à ce progrès que cette négociation perpétuelle, suivie d'une défaite sans cesse recommencée ; nous ne l'estimons jamais à sa juste valeur. La puissance des vérités temporelles les purifia en les poussant vers leur vraie nature, le spirituel.

Les religions qui n'eurent pas la chance d'un tel recul, feuilletage, filtrage ou allègement, oui, d'un tel adoucissement, d'un tel affaiblissement, continuent d'annoncer des vérités sans faille et recherchent sans cesse le pouvoir temporel. Dures, elles continuent violemment à tuer au nom d'une vérité globale, au plus contestable, indécidable au moins.

J'ai rapproché l'histoire dite sainte du Grand Récit raconté par les sciences. N'oublions jamais qu'en matière de violence les sciences aussi, de leur côté, ont rencontré Nagasaki.

La violence est le mal radical

Les abus de ces globalités amènent donc au cœur du problème. Engendrée dans et par les relations humaines, assassinats de personnes ou conflits mondiaux ; produite par les

maladies, parasites ou microbes, vieillesse et douleur ; par l'eau, la terre, l'air ou le feu, inondations, séismes, tornades, incendies..., la violence, face noire de l'énergie, nous domine universellement.

Nous les associâmes longtemps : violence mortelle, religieuse, faite à Iphigénie en échange de la violence physique du vent poussant Agamemnon vers la violence socio-politique de la guerre ; la fille de Jephté meurt de même pour le prix d'une victoire ; roi de Thèbes, Œdipe souffre pour l'épidémie de peste qui ravage sa ville ; les matelots jettent Jonas à la mer pour apaiser la force du vent ; la terre tremble à l'expiration du Christ...

Nos savoirs les séparèrent et cette distinction analytique nous permit d'en traiter les aspects et, parfois, de la dominer, grâce à la recherche de la vérité. Cependant je les rapproche pour comprendre la dynamique commune et profonde qui entraîne leur déploiement. Je parais seulement les rapprocher, mais en réalité *la violence elle-même, mal radical, les rapproche*. Pourquoi ? Parce qu'elle est d'abord une énergie : l'énergie des ondes et des flammes, celle des bêtes et des plantes, celle des hommes et des femmes, enfin, des créateurs l'enthousiasme et les souffrances. Une énergie plus une orientation. L'une force motrice, l'autre safran du gouvernail.

Énergie

Sciences, organisations sociales, conduites personnelles, rites religieux, nos façons culturelles en général naquirent, je crois,

du traitement de la violence, de la terreur qu'elle engendra, des moyens que nous prîmes pour l'apaiser, l'adoucir, la contourner..., la maîtriser. Tenir fermement, orienter le gouvernail, diriger sa puissance, ainsi devenue nuisible ou utile selon l'angle du safran. Comment ? Voici.

Toute violence implique une énergie. Neutre, celle-ci se dirige parfois vers le meurtre ou la tornade, mais on peut tenter de l'orienter vers une direction moins dangereuse. Le schéma même de Girard le prouve manifestement, puisque la violence collective, dispersée, s'y focalise, s'y concentre sur une seule tête, la victime émissaire. Son énergie se dirige donc dans un autre sens. Nos efforts, nos réalisations de tous ordres découlent des tactiques et stratégies propres à ce détournement, à cette *possible* inclinaison. Car son énergie *peut* changer de direction et de point d'application. Manier, si possible, ce possible, voilà, si j'ose dire, le moteur de notre histoire ; peut-être même de notre monde.

Questions : par où passe l'énergie, par où est-elle passée, par où, demain, passera-t-elle ? Dans quelle mesure pouvons-nous la détourner quand elle risque de tourner à la violence ? À quel moment repérable, l'énergie dérive-t-elle dans cette direction maligne ? Sans doute faut-il la prendre à sa racine, à son origine, à sa première et plus petite manifestation, avant qu'elle nous déborde, quand notre faiblesse peut encore la manier. Trouver ce point de *clinamen* !

Exemples

Les sciences étudient et cherchent à comprendre la puissance énorme des choses du monde pour l'appliquer parfois à des techniques ou à des thérapeutiques efficaces ; la politique exploite la violence issue des relations humaines ; la morale tente de la combattre et la religion de la sublimer. Politique, éthique, savante ou religieuse, toutes pratiques énergétiques, ces quatre façons culturelles ont affaire à l'énergie déployée par la violence, son orientation fatale. De même le droit, de même le théâtre tragique, même nos médias qui ne parlent que d'elle, comme de fidèles serviteurs ou adjuvants de ses ravages, même le sport...

Méthode

Comment transformer, en soi, la haine en énergie créatrice, l'agressivité en bienveillance ; pour nous, les incendies en chaufferies, les tornades en vents dans les voiles, les inondations en canaux et lacs d'irrigation, les guerres perpétuelles en paix durable, transmuter les conflits religieux en extases mystiques... ? Comment la détourner vers d'autres buts, tout en conservant intacte son énergie, pour l'action, la cognition, l'organisation sociale et l'extase, ou, comme dit Charles Péguy, aller du politique vers le mystique ?

Ces grands travaux, ces itinéraires, pèlerinages, chemins de croix, traversées du désert, méthodes..., voilà l'histoire interminable et dure de toutes nos cultures. J'évoquai tantôt une Métanomique ; elle pourrait s'ouvrir par une description de ces voyages, de ces processus, réussis ou manqués, de trans-

mutations à la réussite desquelles s'épanouissent découvertes savantes, tableaux de maître, compositions sublimes de musique, élans de charité, paix rare entre les peuples, tous équivalents de la mysticité.

Depuis son commencement, ce livre médite sans s'en douter sur cette puissance : points chauds, explosion au sein des cathédrales, spectacles funèbres, résurrection... Lisez-le comme un traité de l'énergie.

Pertes, déchets, entropie

Nous savons ce qu'inventent les sciences et jouissons de leurs applications triomphales, mais elles peuvent chuter en Hiroshima ou en pollution destructrice des vivants et du monde. Nous avons appris chez Machiavel au moins, dans *L'Iliade* au plus, à quoi s'adonne la violence politique, à quoi s'attache la recherche de la paix, mais qu'elle peut chuter en régimes tyranniques ou guerres incessantes. Difficilement parfois, nous pratiquons la morale en transformant notre cruauté agressive, notre péché originel, en action créatrice. La religion, quant à elle, trace le chemin que cherche à suivre ce livre, mais dégénère parfois en conflits de sectes ou feux de bûchers.

Analogie de structure

Étrangement, ces quatre parcours, à nouveau, se ressemblent. Sublimier l'énergie, rendre la violence douce, voilà en quelque

sorte leur intention commune ; réussie, elle délaisse au passage résidus ou invariants de cette violence, authentique péché originel, toujours présent, actif, dévorant. Satan se bat, combat, débat, ignore la paix.

Ainsi les sciences naviguent-elles entre les formalités informatiques et lumineuses des mathématiques ou le confort apporté par les techniques et, je l'ai dit, la catastrophe de Nagasaki ; la politique hésite entre le spirituel et le temporel ; jouant à devenir bienveillante, l'éthique chute dans l'hypocrisie ; et que dire des rapports entre les guerres de Religion et l'extase douce de la mysticité ? Doux le but ; durs ces déchets.

De même, l'énergie dérive vers l'entropie et, très rarement, fournit de la néguentropie ou de l'information. La dérive fatale au cours du temps par laquelle l'énergie descend vers l'entropie tisse notre vie brève ; rarissime, la néguentropie qu'elle peut transporter nous pousse à penser, à inventer même, à des instants intenses et courts.

Feux

Suivons ces chemins difficiles des transmutations de l'énergie, allant de la violence, énergie noire, à la paix, force créatrice. Héraclite invite devant le fourneau de sa cuisine pour annoncer qu'ici aussi sont les dieux. Le matin de Pentecôte, l'Esprit descendit sur les apôtres en langues de feu ; sortant devant une foule bigarrée, ils se mirent à parler en « langues » : de la langue de feu au miracle de l'entente uni-

verselle. Cognitives et religieuses, énergétiques en tout cas, ces histoires, courtes et denses, ne vont plus cesser d'être dépliées ; elles résument ce livre qui cherche à dire comment l'on passe du feu, c'est-à-dire de l'énergie, au religieux, mais aussi aux diverses façons culturelles.

Au fond d'une caverne, Platon fait brûler des flammes analogues, dans l'obscurité, derrière les prisonniers, avant que ces derniers, délivrés des ombres illusoires, sortent éblouis par le grand soleil du vrai : passage, certes, de l'ignorance à la connaissance, mais concrètement du brûlant au lumineux. Ainsi, Descartes s'installe dans un poêle, dont l'énergie, de nouveau, brûle et chauffe, se met à douter de façon croissante et lutte contre un malin génie qui ressemble fort à Satan pour découvrir enfin une vérité personnelle dont Dieu lui-même est le garant. Du big bang, foyer primordial, condensant une énergie infinie, à la cosmologie qui comprend ce processus et sait le déployer.

Dites maintenant la différence entre ces itinéraires de tous ordres et les pèlerinages de saint Jean de la Croix traversant la nuit obscure avant de découvrir l'extase mystique au sommet du mont Carmel ; ou avec celui de saint François d'Assise qui passe par nudité misérable pour recevoir la joie parfaite. Même transfert entre la brûlure et la lumière : de même racine grecque latine, divin et lumineux vont de pair. Je me demande même parfois si la marche de l'histoire telle que Hegel et Marx l'exposent et qui reproduit celle de Joachim de Flore, passant par les mille épreuves du négatif, par la lutte des classes ou par une dialectique qui mime la dynamique en la

faussant, pour aboutir au règne de l'esprit ou à la société sans classes, ne reproduit pas encore le même schéma, comme une montée du calvaire et ses chutes, vers une résurrection. Des bûchers de l'Inquisition au règne des Lumières, de la flamme cruelle du faux à la clarté divine de la vérité...

De même que la religion peut chuter vers l'exploitation des indulgences ou vers des tribunaux dont les décisions, imbéciles, condamnent les hérésies, de même la recherche fondamentale, souvent dirigée par des administrateurs étrangers à elle, tend aujourd'hui à la quête de contrats techniques, destinés à gagner de l'argent. Installant les sciences dans un monde dominé par la finance, l'appétit du gain et de la gloire chasse la recherche de la vérité. Le vertical chute dans l'horizontal. Alors les prophètes de la Bible relèvent le peuple hébreu de ses faux dieux ; alors la pureté sainte éteint les flammes du sacré ; alors la science, dite bourgeoise mais vraie, supprime Mitchourine ou Lyssenko, bateleurs que l'idéologie soviétique imposait.

Nombreuse et dense, la communauté scientifique n'existe que grâce aux inventeurs, rarissimes. Nombreuse et dense, la communauté religieuse n'existe que grâce à de rares mystiques. La politique implique le malheur de ne pouvoir, par nature et fonction, quitter les relations horizontales, en lesquelles la violence circule en retour éternel.

Le bouc émissaire

La thèse que René Girard développa récemment décrit à la perfection le développement de ce dynamisme au sein de l'enceinte sacrée. Larvée, la violence sociale explose en un moment de crise et se résout par le lynchage d'un bouc émissaire. Cependant ce meurtre déplace le problème car, passé la paix, la violence, toujours latente, explosera de nouveau, dès la prochaine occasion critique, comme si elle circulait en retour éternel, selon le plan horizontal immanent où les groupes se forment. Hélas, aucune victime, y compris le Christ, ne mourut la dernière. Et pourtant le Messie mourut pour effacer *tous les péchés du monde*, donc aurait dû être le dernier condamné à mort d'une histoire désormais purgée de violence ; et pourtant il a dit : « Retire-toi, Satan ! » Alors que, depuis le Vendredi saint, nous ne connaissons pas de groupes, de nations ni d'individus qui n'aient jamais fait la guerre, condamné des innocents, persécuté des minorités, harcelé ou violé des enfants et des femmes.

Aussi vrai qu'universel dans l'espace et constant à travers l'histoire, le schéma girardien ne cesse, en effet, de se reproduire, comme systole et diastole ; il se propage comme une onde : *distributive, la violence maligne se localise ; localisée, elle se redistribue pour se localiser à nouveau*. Comme un lion rugissant cherchant qui dévorer, elle circule, *tanquam leo rugiens circuit quaerens quem devoret*. Elle circule en circuit, c'est-à-dire en cercle, en retour éternel. Nous en délivrerons-nous jamais ? Chanté à Complies, le psaume 90 raconte en images précises ce combat pérenne qu'il faut reprendre tous

les soirs, autant dans l'intime de son âme que dans et par les relations sociales.

Cheminer

S'ouvre alors le chemin ardu et vertical vers la sainteté qui travaille à laisser derrière elle les dents du lion. Exposé à la Scuola di san Giorgio degli Schiavoni, à Venise, un tableau de Carpaccio montre saint Jérôme entrant dans une communauté monastique, suivi par le fauve qu'il vient d'adoucir, mais qui fait fuir pourtant ses confrères dans un grand envol de robes. Effacer la méchanceté, conserver la force en la réorientant.

En décrivant le plan d'immanence horizontal où rôde la bête violente et le volume vertical où règne la paix, je regrette que les psychologues aient ravi le terme de *sublimation*, car il s'agit bien de ce processus, que je dérobe doucement à la pathologie.

Les esclaves libérés

J'ai tenté jadis de dire que tout le circuit de cette petite église de Venise décrivait ce chemin-là, du dragon piétinant les os de ses victimes au lion domestiqué, enfin à l'aimable petit chien contemplant saint Augustin en extase dans sa cellule : trois bêtes, sauvage, dressée, domestiquée. Toujours le même chemin, tortueux, malaisé, décrit plus haut, entre le feu du combat et le spirituel de la prière, passant par l'apaisement de la férocité. Par quels moyens se hisser au sommet de cette mon-

tagne sainte et sans conflit, décrite par le prophète, où le lion joue avec l'agneau ? *Conculcabis leonem et draconem*, Tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. Par malheur, la bataille, même héroïque et glorifiée, diffuse parmi le groupe ou focalisée sur une victime, n'a pour résultat que de perpétuer la violence. Que l'on ferraille du côté de l'ange ou de la bête, par symétrie, chacun se bat. Non, ne voyez pas là le conflit du Bien contre le Mal, mais deux antagonistes qui *font* le Mal. Que l'on se batte tous contre tous, ou tous contre un, tous ensemble *font* le Mal. L'apaisement consiste à ne jamais mettre la main à l'épée. Si l'on te gifle, tends la joue...

Ce long itinéraire de la *conversion*, des flammes irritées de l'Enfer aux lumières sereines du Paradis, ne diffère pas de celui que Dante développe en sa *Divine Comédie*. L'une des intuitions profondes, jetées à foison en cette œuvre grandiose, éclaire cruellement l'expérience qu'avouerait volontiers l'auteur de ce livre, récitant certes, mais aussi vécue par le voyageur de ce pèlerinage. Est-il le même ? Je ne sais, car abyssale s'ouvre la différence entre celui qui dit, raconte et, parfois, conseille, et le chemineau qui avance *sur la même route* avec courage et trébuche souvent. Oui, comprendre plus et mieux ne fait pas avancer d'un pouce le pèlerin tout au long de cet itinéraire. Quand je disais que ce voyage ressemblait à un exode plutôt qu'à une méthode, je ne pensais pas encore au texte de la Bible, relatant la sortie d'Égypte par le peuple hébreu et sa traversée du désert avant d'arriver à la Terre promise. Stérile et sec, le désert évoque le lieu où toute énergie vitale et mauvaise s'annule. De plus, les mêmes pages font

admirablement la distinction entre celui qui voit la carte pour la décrire et ceux qui marchent, assoiffés, parmi le stérile : sur la montagne, Dieu dit, en effet, à Moïse qu'il va lui faire voir le chemin et le pays de Canaan, mais qu'il ne l'atteindra jamais.

Mieux : Dante décrit le *Purgatoire* comme le royaume de l'esprit, seulement une étape, celle qui se limite à l'intelligence. Seule une métamorphose permet de la dépasser. Un saut périlleux, une mort, une résurrection ? En dessinant la carte du périple, je puis donc aligner indéfiniment des analyses fines qui réjouissent raison et entendement – et après ? ne cessé-je de me dire, je n'en serais pas plus avancé. Brillante l'intelligence se vante dans l'immanence ; elle n'aide en rien pour accéder à la transcendance par un passage, sas, col ou détroit, qu'isolée elle ne peut trouver. Elle reste bloquée au *Purgatoire*. Mon savoir n'est qu'une purge.

Lorsqu'il distingue l'ordre de l'esprit et celui de la charité, en les classant l'un à la suite de l'autre, en les différenciant infiniment, Pascal émet un jugement semblable. Le prince des savants, Archimède lui-même, dit-il, n'accède point à l'ordre de Jésus-Christ. Saint Anselme décrivait *fides quaerens intellectum*, la foi cherchant l'intelligence ; rien de plus aisé que cette quête. Qu'à l'inverse, l'intellect recherche la foi, voilà une immense aventure, un chemin bloqué ou infini.

Obstacle définitif

René Girard propose avec raison cette conduite sacrificielle pour arrêter le déchaînement de violence. Mais cette solution, universelle, constante, je l'ai dit, reste périodique. Le lion se réveillera. En revanche, je n'ai pas, nous n'avons pas, il n'existe sans doute pas de solution pour son arrêt définitif. Hors de cette image commode et naïve, le lion réel ne fait point partie des bêtes domesticables ; il ne cessera de rugir, de chercher qui dévorer. Parmi le voyage, voilà l'obstacle, le mur, le manque, l'abîme infranchissable.

Or c'est justement sur ce manque, ce puits sans fond, ce *puteal*, ce point chaud, ce tombeau vide que s'élève, que se dresse l'axe de la transcendance. Dans le trou de l'horizontal se plante le vertical. En supplémentant le cycle de la Passion, de la mort et de la haine par le miracle de la Résurrection, le Christ indique peut-être cette haute voie. Car il faut au moins un Dieu sans borne, infini, pour nous aider à franchir cet abîme, cette absence de solution individuelle, collective, humaine, sur le plan horizontal d'immanence... à la question de la violence persistante, qui ne s'arrête pas, indéfinie. Un Dieu de colère et de vengeance ne ferait que la perpétuer ; un Dieu d'amour l'éradique à tout jamais.

Dieu, délivre-*nous* du Mal. Or, collective ou politique, cette délivrance n'étant pas encore advenue, cette invocation reste une prière, comme une supplication, l'index aussi d'un chemin possible, espéré. Existe-t-il néanmoins un cas où l'individu, quant à lui, s'exonère de cette violence ? Plusieurs. La sainteté pourrait justement se définir comme cet état de délivrance du mal qui ouvre une vie, des actes, sentiments et pen-

sées, toujours énergiques, jamais mal ou méchamment orientés. Les saints propagent la paix. Peut-on espérer que, nombreux, ils ouvriraient enfin une ère neuve de l'histoire, une nouvelle humanité ? Mieux encore : dans l'extase mystique, présente, active dans toutes les religions, donc universelle, la présence de Dieu ou du divin comble ceux qui la vivent d'une joie souveraine, parfaite, paisible, sauve de tout Mal, gracieuse.

Agen 1945
Vincennes 2019